

Jugez si une épopée consacrée à la gloire de cet art de la bouche, alors si fort en honneur, devait être la bien-venue ! Aujourd'hui l'on mange encore, mais tout prosaïquement, tout matériellement. Si l'on veut aimer la fête, faite de gaieté véritable, on tombe dans l'orgie, dans le souper de Grandvaux. Adieu vers et chansons ! Sous l'empire, au contraire, la gourmandise avait sa partie spirituelle et poétique, et se faire l'Homère de la fourchette, c'était répondre comme on dirait en style de prospectus, à un besoin généralement senti.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Berchoux était fort modéré dans la pratique du bel art célébré par sa muse. Propriétaire d'une fortune suffisante, il menait une existence très rangée, mangeant pour vivre et ne vivant pas pour manger. Vous savez que l'on risque beaucoup de se tromper en jugeant un auteur d'après ses ouvrages. La personne qui, en lisant le joli poème de *l'Art de dîner en ville*, se serait figuré l'auteur comme un piqueur d'assiette, convive assidu des tables en renom, n'aurait pas été peu surprise de trouver Colnet, dans sa petite boutique de librairie du quai Voltaire, préparant lui-même, philosophe quelque peu misanthrope, son repas plus que modeste. De même pour Berchoux. Le poète qui rappelait qu'un fameux médecin de l'antiquité

Nous conseille l'ivresse une fois par semaine, marchait toujours très droit, même en sortant de table. En un mot, l'auteur de la *Gastronomie* n'était gastronomie que la lyre à la main, et plus d'une fois il dut rire du portrait physique et moral que de braves gens se créaient de lui, sur la foi de son poème.

Cet ingénieux badinage obtint un immense succès. Bientôt, nombre de vers de la *Gastronomie* passèrent au rang d'adages, et peut-être mainte personne les répète actuellement sans savoir quelle est leur origine :

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté,
Ne soit en son chemin par un autre heurté.

Un poème jamais ne valut un dîner ;

conclusion qui honore la modestie de l'auteur, et bien d'autres passages empreints de la même sagesse. Il fut un temps où l'on savait par cœur l'épisode de Vatel, le portrait de l'ivrogne Je vilage, l'épisode du volontaire de sa table hospitalière d'une amie console de sa maigre pitance du régiment. Il faut bien qu'il y ait quelque mérite

de sens ou de tournure dans des vers que l'on retient ainsi.

Berchoux, royaliste de vieie date, salua le retour des Bourbons avec la joie la plus vive. C'était là, de sa part, du désintéressement poétique ; car le gouvernement représentatif était beaucoup moins favorable à sa Muse que le despotisme impérial. Les femmes constitutionnelles ouvraient le champ libre aux conversations politiques qui continuaient dans les salons les discussions des chambres : l'atmosphère se chargeait de gravité. Berchoux, lui n'entendait rien aux beautés du régime établi par la Charte, et de tous les bienfaits que la Restauration apportait à la France, ce n'était pas celui-là qu'il appréciait le plus. Notre poète aurait fait volontiers le sacrifice de tous ses nouveaux droits, qui lui donnaient plus d'embarras que d'orgueil, entre les mains des souverains qu'il aimait. Berchoux écrivait, dans le temps où l'on était forcé d'être libre sous peine de mort :

Si de tous les maux de l'absence,
Mon triste cœur est tourmenté,
Si je ne puis te voir, Clémence,
Accuse-en la liberté :
En d'autres temps, de mille entraves
Jamais je n'éprouvai l'ennui ;
Mais alors, nous étions esclaves ;
Hélas ! on est libre aujourd'hui.
Il s'est écoulé, ce bel âge,
Ce temps, où, libres de soucis,
Nous nous aimions dans l'esclavage
Sous le règne du roi Louis ;
Mais j'ai grand tort, quand je regrette
Ces beaux jours éclipsés soudain :
On m'assure dans la gazette
Que je suis libre et souverain.

Nous avons encore deux autres poèmes de Berchoux : le premier, la *Danse* ou les *Dieux de l'Opéra*, épopée de la famille du *Lutrin*, a pour sujet la grande rivalité de l'illustre Vestris et du fameux Duport, l'Achille et l'Hector de cette illiade héroï-comique. On y trouve des détails plaisants, mais leur sel a perdu quelque chose avec l'à-propos de la circonstance ; le second les *Encélades modernes*, en vers de dix syllabes, combat, par l'arme du ridicule, les encyclopédistes et leur philosophie. L'on rencontre dans ses huit chants trop longs, écrits avec cette facilité un peu négligée, habituelle à l'auteur, plus d'une inspiration heureuse et piquante.

Véritable Français d'il y a cent ans, dépayssé au milieu du progrès moderne, Berchoux avait deux antipathies bien marquées : les lumières à la façon du libéralisme, et le genre mélancolique et rêveur. Les innovations littéraires n'allaient pas plus à sa nature que les innovations sociales.